

Audrey Villeneuve savait que ce qu'elle imaginait ne pouvait absolument pas être en train de se produire. Elle était une adulte et pouvait faire la différence entre réalité et fiction. Mais chaque matin, quand elle empruntait le tunnel Ville-Marie pour se rendre de sa maison dans l'est de Montréal à son bureau, elle le voyait. Pouvait l'entendre. Le ressentir.

Le premier signe était une multitude de taches rouges alors que les conducteurs freinaient brusquement. Le camion en avant dérapait et glissait de côté. Un cri horrible, inimaginable, composé de coups de klaxon, de sonneries d'alarme, de grincements de freins et de hurlements, se réverbérait sur les murs de béton, fondait sur elle et l'enveloppait complètement.

Audrey voyait ensuite d'énormes blocs de béton se détacher du plafond, emportant avec eux un enchevêtrement de veines et de tendons métalliques, comme si le tunnel perdait ses vis-cères. Qui soutenaient la structure. Qui soutenaient la ville de Montréal.

Jusqu'à aujourd'hui.

Et puis, et puis... l'ouverture ovale – la sortie du tunnel – débouchant sur la lumière se fermait. Comme un œil.

Et puis, c'était l'obscurité.

Commençait alors l'attente, la longue attente. Avant d'être écrasée.

Chaque matin et chaque soir, quand Audrey Villeneuve roulait dans le tunnel qui reliait une partie de la ville à une autre, cette merveille du génie civil s'écroulait.

– Tout ira bien, dit-elle en riant, en se moquant d'elle-même. Tout ira bien.

Elle monta le volume de la musique et chanta d'une voix forte.

Elle ressentit malgré tout un picotement dans ses mains, qui devinrent froides et engourdies, et son cœur se mit à battre la chamade. Une vague de neige mouillée s'abattit sur le pare-brise, aussitôt balayée par les essuie-glaces, qui laissèrent des demi-cercles striés de saletés et offrant une visibilité réduite.

La circulation ralentit, puis s'arrêta.

Audrey écarquilla les yeux. Cela ne s'était jamais produit avant. Rouler dans le tunnel était déjà assez pénible; y être immobilisée était inconcevable. Son cerveau devint paralysé.

– Tout ira bien.

Mais elle ne pouvait entendre sa voix, si faible était son souffle et si strident le hurlement dans sa tête.

D'un coup de coude, elle verrouilla la portière. Pas pour empêcher quelqu'un d'entrer, mais pour la garder, elle, à l'intérieur. C'était une timide tentative visant à l'empêcher d'ouvrir brusquement la porte et de se mettre à courir à toute vitesse hors du tunnel en hurlant. Elle agrippa le volant en serrant les doigts. Serra fort. Plus fort. Encore plus fort.

Ses yeux allaient nerveusement de la paroi éclaboussée de neige fondante au plafond et au mur de l'autre côté. Puis ils s'arrêtèrent sur les fissures.

Mon Dieu, les fissures.

On avait essayé de les boucher, pas pour les réparer, mais pour les camoufler, sans toutefois réussir.

«Cela ne veut pas dire que le tunnel s'effondrera», se rassurait-elle.

Mais les fissures s'agrandirent, et sa capacité de raisonner disparut, avalée par les ouvertures. Tous les monstres de son imagination prirent forme et se glissèrent hors des fentes en cherchant à l'atteindre.

Elle éteignit la musique pour pouvoir se concentrer, être hyper-vigilante. L'auto devant elle avança de quelques centimètres, puis s'immobilisa.

– Avance, avance, avance, supplia-t-elle.

Mais Audrey Villeneuve était coincée et terrifiée. Elle ne pouvait aller nulle part. C'était horrible de se trouver dans le tunnel, mais ce qui l'attendait sous le soleil gris de décembre était pire.

Depuis des jours, des semaines, des mois – des années, si elle était honnête –, elle savait. Les monstres existaient. Ils vivaient dans des fissures de tunnels, dans des ruelles sombres et dans de jolies maisons en rangée. Ils s'appelaient Frankenstein, Dracula, et Martha, David, Pierre. Et le plus souvent, on les trouvait là où on s'y attendait le moins.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit deux yeux bruns effrayés, mais également ce qui la sauverait. Son arme secrète. Son pieu en bois.

C'était une belle petite robe de soirée.

Il lui avait fallu des heures pour la confectionner. Elle aurait pu – aurait dû – utiliser ce temps pour emballer les cadeaux de Noël de son mari et de ses filles, faire cuire des sablés en forme d'étoiles, d'anges et de joyeux bonshommes de neige avec des bonbons en guise de boutons et des boules de gomme pour les yeux.

Mais chaque soir, quand elle rentrait à la maison, elle se rendait immédiatement au sous-sol, s'installait à la machine à coudre et, penchée au-dessus du tissu émeraude, cousait tous ses espoirs dans cette robe du soir.

Elle la mettrait ce soir-là pour aller à la fête de Noël, entretrait dans la salle, balaierait la pièce des yeux et sentirait des regards surpris se poser sur elle. Dans sa robe verte moulante, Audrey Villeneuve, la mal fagotée, serait le centre d'attention. Cependant, elle n'avait pas confectionné cette robe pour attirer l'attention de tout le monde, seulement celle d'un homme

en particulier. Et quand ce serait fait, elle pourrait se détendre, se décharger de son fardeau et reprendre sa vie normale. Les fentes seraient réparées, les fissures bouchées. Les monstres retourneraient à leur place.

Audrey vit la sortie pour le pont Champlain. Elle la prenait rarement, mais cette journée était loin d'être normale.

Elle actionna son clignotant et vit l'homme dans la voiture à côté d'elle lui lancer un regard mauvais. Où pensait-elle qu'elle allait ? Ils étaient tous coincés, mais Audrey plus que les autres. L'homme lui fit un doigt d'honneur, mais cela ne l'offusqua pas. Au Québec, un majeur dressé était aussi banal qu'un salut amical. Si jamais les Québécois créaient un nouveau modèle d'auto, l'emblème sur le capot serait un majeur dressé. En temps normal, Audrey aurait envoyé un « salut amical » à l'homme, mais elle avait d'autres préoccupations.

Elle s'engagea graduellement dans la voie menant vers la sortie pour le pont. La paroi du tunnel était tout près. Elle aurait pu enfoncer son poing dans l'un des trous.

– Tout ira bien.

Audrey Villeneuve savait que n'importe quoi pouvait arriver, mais il était peu probable que tout aille bien.

– Trouvez-vous votre propre putain de canard, dit Ruth en serrant Rose un peu plus fort contre elle.

Un édreton vivant.

Constance Pineault sourit et regarda droit devant elle. Quatre jours plus tôt, jamais il ne lui serait venu à l'idée d'avoir un canard, mais maintenant elle enviait à Ruth sa Rose. Et pas seulement pour la chaleur que la cane lui procurait en ce jour glacial de décembre au froid mordant.

Quatre jours plus tôt, jamais il ne lui serait venu à l'idée de quitter son fauteuil confortable près de la cheminée dans le bistro pour venir s'asseoir sur un banc glacé à côté d'une femme qui était soit soûle, soit cinglée. Et pourtant, elle était là.

Quatre jours plus tôt, Constance Pineault ignorait que la chaleur pouvait se présenter sous de nombreuses formes. Comme, d'ailleurs, la lucidité. Maintenant, elle savait.

– Dééé-fenssse! cria Ruth aux jeunes joueurs sur l'étang gelé. Pour l'amour de Dieu, Aimée Patterson, Rose pourrait faire mieux.

Aimée patina devant les deux femmes et Constance l'entendit dire quelque chose qui ressemblait à « cane ». Conne?

– Ils m'adorent, dit Ruth à Constance, ou à Rose, ou à l'air léger.

– Ils ont peur de vous, répondit Constance.

Ruth la toisa.

– Vous êtes toujours ici? Je vous croyais morte.

Constance rit, et son rire s'envola dans une bouffée au-dessus du parc du village et se mêla à la fumée s'échappant des cheminées.

Quatre jours plus tôt, elle pensait qu'elle ne rirait plus jamais. Mais assise près de Ruth, les pieds dans la neige jusqu'aux chevilles et les fesses gelées, elle avait trouvé d'autres rires. Cachés. Ici, à Three Pines. Où on gardait le rire.

Dans un silence entrecoupé de quelques couinements, qui, espérait Constance, venaient du canard, les deux femmes observèrent l'activité qui se déroulait dans le parc.

Bien qu'environ du même âge, les deux vieilles femmes étaient l'opposé l'une de l'autre. Constance était douce, Ruth dure. Les cheveux de Constance étaient longs et soyeux, ceux de Ruth, coupés ras, étaient rêches. Le corps de Constance présentait des rondeurs, celui de Ruth était tout en angles, crispé.

Rose remua, battit des ailes, puis glissa des genoux de Ruth sur le banc enneigé et se dandina jusqu'à Constance. Elle grimpa sur ses genoux, où elle s'installa.

Ruth plissa les yeux, mais ne bougea pas.

Il avait neigé nuit et jour depuis l'arrivée de Constance à Three Pines. Ayant vécu à Montréal pendant toute sa vie d'adulte, elle avait oublié à quel point la neige pouvait être belle. D'après son expérience, c'était quelque chose qu'on devait enlever. C'était une corvée tombant du ciel.

Mais ici la neige était celle de son enfance : joyeuse, amusante, éclatante et immaculée. Plus il y en avait, mieux c'était. Elle était un jouet.

La neige recouvrait les maisons en pierres des champs, en planches à clin et en briques roses qui entouraient le parc. Elle recouvrait le bistro et la librairie, la boulangerie et le magasin général. Constance avait l'impression qu'un alchimiste était à l'œuvre et que Three Pines était le fruit de son travail, un village apparu comme par magie au fond de cette vallée. Ou, comme la neige, le minuscule village était peut-être tombé du ciel, pour amortir la chute de ceux qui tombaient aussi.

Quand Constance était arrivée dans le village et s'était garée devant la librairie de Myrna, elle s'était inquiétée en voyant les rafales de neige augmenter en intensité et se transformer en blizzard.

– Devrais-je déplacer mon auto ? avait-elle demandé à Myrna avant que les deux femmes montent se coucher.

Myrna avait regardé par la fenêtre de sa librairie de livres neufs et usagés et réfléchi à la question.

– Je crois qu'elle est bien où elle est.

« Elle est bien où elle est. »

Et c'était vrai. Constance avait dormi d'un sommeil agité, attendant l'alarme sonore des chasse-neige, qui l'avertirait de dégager son auto enfouie sous la neige et de la déplacer. Les fenêtres de sa chambre avaient tremblé sous les violentes rafales de neige qui frappaient contre elles. Constance avait entendu la tempête hurler en passant à travers les branches d'arbres et entre les maisons solides, comme une créature vivante pourchassant une proie. Bien au chaud sous la couette, elle avait fini par s'endormir, et, à son réveil, la tempête était passée. Allant à la fenêtre, elle s'était attendue à voir son auto enterrée, une forme blanche sous trente centimètres de neige fraîche. Mais la route avait été déneigée, et toutes les autos dégagées.

« Elle est bien où elle est. »

Comme, en fin de compte, l'était Constance.

Il avait neigé durant quatre jours et quatre nuits avant que Billy Williams repasse avec son chasse-neige. Pendant ce temps, Three Pines était resté coupé du reste du monde. Cela importait peu puisque tout ce dont les villageois avaient besoin se trouvait là.

Constance Pineault, âgée de soixante-dix-sept ans, avait peu à peu commencé à comprendre qu'elle était bien, pas parce qu'il y avait un bistro tout près, mais parce que c'était le bistro d'Olivier et Gabri. La librairie n'était pas n'importe

quelle librairie, c'était celle de Myrna, et il y avait la boulangerie de Sarah et le magasin général de M. Béliveau.

Elle était arrivée dans le village en tant que citadine autonome et, maintenant, elle se trouvait assise sur un banc, couverte de neige, à côté d'une cinglée, un canard sur les genoux.

Qui était folle, maintenant ?

Pendant, Constance Pineault savait que, loin d'être folle, elle était au contraire enfin revenue à la raison.

– Je suis venue vous demander si vous vouliez boire quelque chose, dit Constance.

– Pour l'amour de Dieu, vieille femme, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?

Ruth se leva et balaya de la main les flocons sur son manteau de drap. Constance se leva aussi et, tendant Rose à Ruth, lui lança :

– *Duck off.*

Ruth poussa un grognement et accepta le canard, et les mots.

Au milieu du chemin, elles rencontrèrent Olivier et Gabri qui revenaient du gîte.

– C'est un blizzard gai, dit Ruth.

– J'étais pur et innocent, avant. Blanc comme neige, confia Gabri à Constance. Puis j'ai dérapé.

Olivier et Constance éclatèrent de rire.

– L'esprit de Mae West t'habite ? demanda Ruth. Ethel Merman ne sera-t-elle pas jalouse ?

– Il y a plein de place là-dedans pour tout le monde, répondit Olivier en regardant son gros partenaire.

Constance n'avait jamais eu affaire à des homosexuels auparavant, du moins pas à sa connaissance. Pour elle, ils étaient « ils ». Pas « nous ». Et « ils » étaient des êtres anormaux. Au mieux, elle considérait les homosexuels comme des êtres défectueux. Malades.

La plupart du temps, en fait, si jamais elle pensait à eux, c'était avec désapprobation. Et même avec dégoût.



Jusqu'à quatre jours auparavant. Jusqu'à ce que la neige commence à tomber et que le petit village au creux de la vallée soit coupé du monde. Jusqu'à ce qu'elle découvre qu'Olivier, l'homme envers qui elle s'était montrée distante, dégage son auto ensevelie sous la neige. Sans qu'elle le lui demande. Sans dire un mot.

Jusqu'à ce que, de la fenêtre de sa chambre dans le loft de Myrna au-dessus de la librairie, elle voie Gabri, tête baissée pour se protéger de la poudrerie, avancer péniblement en apportant du café et des croissants chauds aux villageois incapables de se rendre au bistro pour le petit-déjeuner. Elle l'avait regardé livrer la nourriture, pelleter la galerie, les marches et l'allée, puis se rendre à la prochaine maison.

Constance sentit la main forte d'Olivier sur son bras, qui la soutenait. Si un étranger les croisait à ce moment-là, que penserait-il? Que Gabri et Olivier étaient ses fils?

C'est ce qu'elle espérait.

Passant la porte, Constance huma l'odeur maintenant familière du bistro. Pendant plus d'un siècle, l'odeur de feux de bois d'érable et l'arôme de café corsé avaient imprégné les poutres en bois foncé et les larges lattes en pin du plancher.

– Par ici.

Constance se dirigea vers la voix. Les fenêtres à meneaux laissaient entrer la lumière du jour, mais la pièce était sombre malgré tout. Elle regarda les deux immenses âtres à chaque extrémité du bistro, où un feu pétillait joyeusement et devant lesquels étaient regroupés des canapés et des fauteuils confortables. Au centre de la pièce, entre les foyers et les espaces «salon», se trouvaient des tables anciennes en pin sur lesquelles étaient disposés des couverts en argent et de la vaisselle en porcelaine, dépareillée. Un grand arbre de Noël, bien fourni, se dressait dans un coin, ses lumières rouges, bleues et vertes allumées. Des babioles de toutes sortes, des guirlandes de perles et des glaçons pendaient à ses branches.

Dans des fauteuils, quelques clients sirotaient un café au lait ou un chocolat chaud et lisaient des journaux français et anglais de la veille.

Le cri était venu de l'autre bout de la salle. Si Constance ne réussissait pas encore à distinguer la femme, elle savait très bien qui avait parlé.

– Je vous ai commandé du thé.

Debout près de l'une des cheminées, Myrna les attendait.

– J'espère que c'est à elle que tu parles, dit Ruth, prenant le meilleur siège près du feu et posant les pieds sur un pouf.

Constance serra Myrna dans ses bras et sentit la chair moelleuse sous le pull épais. Bien que Myrna fût une grosse Noire d'au moins vingt ans sa cadette, ce qu'elle dégageait, de même que son odeur, rappelait à Constance sa mère. Cela lui avait donné un choc les premières fois qu'elles s'étaient ainsi embrassées, comme si quelqu'un l'avait poussée et lui avait fait perdre l'équilibre. Mais elle en était venue à attendre avec impatience ces étreintes.

Constance but une gorgée de thé, regarda les flammes danser et écouta d'une oreille distraite Myrna et Ruth parler d'une livraison de livres qui avait été retardée à cause de la neige.

Elle se sentit s'endormir dans la chaleur.

Quatre jours. Et voilà qu'elle avait deux fils gais, une grosse mère noire, une poète cinglée comme amie, et songeait à se procurer un canard.

Ce n'était pas ce à quoi elle s'était attendue en venant ici.

Elle devint pensive, hypnotisée par les flammes. Elle n'était pas du tout sûre que Myrna comprenait pourquoi elle était venue, pourquoi elle avait repris contact avec elle après tant d'années. Il fallait absolument que Myrna comprenne, mais il ne restait plus beaucoup de temps.

– Il neige moins fort, dit Clara Morrow.

Elle se passa les mains dans les cheveux pour essayer de mettre de l'ordre dans sa tignasse rebelle, mais elle ne fit qu'empirer les choses.

Sortant de sa torpeur, Constance constata qu'elle avait raté l'arrivée de Clara.

Elle avait fait sa connaissance le soir de son arrivée à Three Pines. Myrna et elle avaient été invitées à souper chez Clara. Constance rêvait d'un souper tranquille, seule avec Myrna, mais n'avait pas su comment refuser poliment l'invitation. Enfilant donc manteau et bottes, elles avaient marché péniblement dans la neige jusqu'à la maison de Clara.

Il ne devait y avoir qu'elles trois, ce qui était déjà trop, mais Ruth Zardo et son canard étaient arrivés. De mauvaise, la soirée tourna au fiasco. Toute la soirée, Rose, le canard, avait marmonné quelque chose qui ressemblait à *fuck, fuck, fuck*, tandis que Ruth n'avait cessé de boire, de jurer, de lancer des insultes et d'interrompre la conversation.

Constance avait bien sûr entendu parler d'elle. Ruth Zardo, qui avait remporté le Prix du Gouverneur général dans la catégorie Poésie, était ce qui se rapprochait le plus, au Canada, d'un poète lauréat cinglé et aigri.

« Qui t'a fait du mal, un jour, / des blessures si profondes, irréparables, / pour que tu aies accueilli toute tentative de rapprochement / avec une moue dédaigneuse? »

Voilà une bonne question, s'était dit Constance tout au long de l'interminable soirée. Une question qu'elle avait songé à poser à la poète dérangée, mais elle s'était retenue de peur que Ruth la lui pose à son tour.

Clara avait préparé des omelettes au fromage de chèvre, accompagnées d'une salade et de baguettes chaudes. Elles avaient mangé dans la grande cuisine et, une fois le repas terminé, Myrna avait fait du café, Ruth et Rose s'étaient retirées dans le séjour et Clara l'avait emmenée dans son studio. L'atelier exigü était rempli de pinceaux, de palettes et de toiles. Il sentait l'huile, la térébenthine et la banane mûre.

– Peter m'aurait harcelée jusqu'à ce que je range tout ça, avait dit Clara en regardant le désordre.

Clara avait parlé de sa séparation d'avec son mari au cours du souper. Plaquant un air de compassion sur son visage, Constance s'était demandé si elle ne pourrait pas s'échapper en se glissant par la fenêtre de la salle de bains. Mourir de froid dans un banc de neige ne pouvait pas être si horrible que ça, n'est-ce pas ?

Et dans le studio Clara avait encore parlé de son mari. De son mari dont elle était séparée. C'était comme si elle paradait en petite tenue, montrant ses sous-vêtements. C'était disgracieux, inconvenant et inutile. Et Constance voulait rentrer à la maison.

Venu du séjour, elle avait entendu « *fuck, fuck, fuck* ». Elle ne savait pas – et, d'ailleurs, elle s'en fichait – si ça venait du canard ou de la poète.

Clara était passée devant un chevalet. La silhouette floue de ce qui pouvait devenir un homme était tout juste esquissée sur la toile. Sans grand enthousiasme, Constance avait suivi Clara jusqu'au fond du studio, où celle-ci avait allumé une lampe, éclairant une petite peinture.

De prime abord, le tableau semblait inintéressant, à tout le moins ordinaire.

– J'aimerais peindre votre portrait, si ça ne vous dérange pas, avait dit Clara sans regarder son invitée.

Constance s'était hérissée. Clara l'avait-elle reconnue ? Savait-elle qui elle était ?

– Non, je ne crois pas, avait-elle répondu d'une voix ferme.

– Je comprends. Je ne suis pas sûre que j'aimerais qu'on me peigne.

– Pourquoi ?

– J'aurais trop peur de ce qu'on pourrait voir.

Clara avait souri et s'était dirigée vers la porte. Constance l'avait suivie, après avoir jeté un dernier coup d'œil au petit tableau. Il représentait Ruth Zardo, qui, ivre morte, dormait maintenant sur le canapé et ronflait. Dans la peinture, de ses

doigts osseux pareils à des griffes, la vieille poète agrippait un châle bleu près du cou. Les veines et les tendons apparaissaient sous la peau, translucide, comme du papier pelure.

Clara avait réussi à rendre l'amertume, la solitude, la rage de Ruth, et Constance avait eu du mal à détacher ses yeux du portrait.

Rendue à la porte de l'atelier, elle s'était retournée. Sa vue n'était plus aussi bonne, maintenant, mais pas besoin d'une grande acuité visuelle pour voir ce que Clara avait saisi et rendu. C'était Ruth. Mais quelqu'un d'autre aussi. Un personnage sur une image devant laquelle, se souvenait-elle, elle s'agenouillait dans son enfance.

Oui, c'était la vieille poète cinglée, mais également la Vierge Marie. La mère de Dieu. Oubliée, pleine de ressentiment. Laisée pour compte. Regardant d'un air furieux un monde qui ne se rappelait plus ce qu'elle lui avait donné.

Constance était soulagée d'avoir refusé l'offre de Clara de la peindre. Si c'était comme ça que Clara voyait la mère de Dieu, que verrait-elle en elle ?

Plus tard dans la soirée, Constance était revenue, apparemment sans but précis, à la porte de l'atelier.

La lampe éclairait toujours le portrait et, même de la porte, Constance pouvait voir que son hôte n'avait pas simplement peint Ruth la folle, pas plus qu'elle n'avait simplement peint une Marie oubliée et aigrie. La vieille femme regardait au loin. Vers un avenir sombre et solitaire. Mais, mais... Là. On devinait quelque chose d'à peine visible. Il y avait quelque chose d'autre.

Clara avait représenté le désespoir, mais également l'espoir.

Constance s'était servi une tasse de café et avait rejoint Ruth, Rose, Clara et Myrna. Cette fois, elle avait prêté attention à ce qu'elles disaient. Et elle avait commencé, mais seulement commencé, à comprendre ce que pouvait signifier être en mesure de mettre plus qu'un nom sur un visage.

Ça, c'était il y a quatre jours.

Et maintenant, ses valises étaient faites, et elle était prête à partir. Après avoir bu une dernière tasse de thé au bistro, elle s'en irait.

– Ne partez pas, dit Myrna d'une voix douce.

– Il le faut.

Constance détourna les yeux. Le moment était trop intime. Elle regarda plutôt par les fenêtres givrées le village enneigé. C'était le crépuscule, et des lumières de Noël s'allumaient dans les arbres et sur les maisons.

– Puis-je revenir? À Noël?

Il y eut un long, très long silence, duquel ressurgirent toutes les peurs de Constance. Elle baissa les yeux sur ses mains, qui reposaient l'une sur l'autre sur ses genoux.

Elle avait baissé sa garde. Elle avait été dupée, on lui avait fait croire qu'elle était en sécurité, aimée, qu'elle était la bienvenue.

Puis, sentant une grosse main se poser sur les siennes, elle leva les yeux.

– Ça me ferait énormément plaisir, dit Myrna en souriant. Nous allons beaucoup nous amuser.

– Nous amuser? dit Gabri en s'affalant sur le canapé.

– Constance revient à Noël.

– Super! Vous pourrez assister au service où on chante des chants de Noël, le 24 décembre. Nous chantons tous les chants les plus populaires. *Sainte Nuit. Le premier Noël...*

– *Les gais dans nos campagnes*, dit Clara.

– *Çà, pédés, assemblons-nous*, lança Myrna.

– Les classiques, quoi, dit Gabri. Bien que, cette année, on répète un nouveau chant.

– Pas *Minuit, chrétiens*, j'espère, dit Constance. Je ne suis pas sûre d'être prête pour celui-là.

Gabri rit.

– Non. *Noël huron*. Connaissez-vous ce cantique?

Il chanta quelques mesures du vieux chant québécois.

– Je l’adore, répondit Constance, mais on ne l’entend plus. Elle n’aurait pas dû s’étonner, cependant, de trouver dans ce petit village quelque chose qui avait presque disparu du reste du monde.

Constance fit ses adieux, et, aux cris de «À bientôt!», Myrna et elle se rendirent à son auto.

Constance fit démarrer la voiture pour la réchauffer. Il commençait à faire trop noir pour jouer au hockey et les enfants quittaient la patinoire. Marchant dans la neige en chancelant sur leurs patins, ils se servaient de leur bâton de hockey pour garder l’équilibre.

C’était maintenant ou jamais, savait Constance.

– Nous avons déjà fait ça, dit-elle.

Myrna suivit son regard.

– Jouer au hockey?

Constance hocha la tête.

– Nous formions une équipe, et notre père agissait comme entraîneur. Maman nous lançait des paroles d’encouragement. C’était le sport préféré de frère André.

Son regard croisa celui de Myrna. «Voilà. C’est fait.» Le petit secret honteux avait enfin été dévoilé. Quand Constance reviendrait, Myrna aurait certainement beaucoup de questions. Et enfin, enfin, Constance savait qu’elle lui donnerait des réponses.

Myrna regarda son amie s’en aller, et ne pensa plus à cette conversation.

– Réfléchissez bien, dit Armand Gamache.

Son ton de voix était presque neutre. Presque. Mais il était impossible de mal interpréter le regard dans ses yeux brun foncé.

Il était dur, froid. Implacable.

Armand Gamache fixa l'agent par-dessus ses demi-lunes et attendit.

Le silence se fit dans la salle de conférences. Le bruit de papiers qu'on remuait et les légers chuchotements insolents se turent. Même les petits coups d'œil amusés cessèrent.

Et tous les regards convergèrent vers l'inspecteur-chef Gamache.

À côté de lui, l'inspectrice Isabelle Lacoste tourna son regard du chef vers les agents et inspecteurs rassemblés pour la réunion hebdomadaire de la section des homicides de la Sûreté du Québec, une rencontre organisée dans le but d'échanger des idées et de l'information au sujet d'enquêtes en cours. Avant, elle se déroulait dans un esprit de collaboration, mais, maintenant, il s'agissait d'une heure qu'Isabelle Lacoste redoutait.

Et si c'était ainsi qu'elle se sentait, comment l'inspecteur-chef, lui, se sentait-il ?

C'était difficile, maintenant, de savoir ce que le chef ressentait et pensait vraiment.

Isabelle Lacoste le connaissait mieux que quiconque dans la pièce. Elle servait sous son commandement depuis plus longtemps que tous les autres, se rendit-elle compte avec étonnement. Les autres enquêteurs de la vieille garde avaient été mutés dans d'autres services, à leur demande ou sur les ordres du directeur général Francœur.



Et cette racaille avait pris leur place.

Le meilleur service des homicides du pays avait été démantelé et son personnel remplacé par des vauriens paresseux, insolents et incompetents. Ou étaient-ils vraiment incompetents? Comme enquêteurs dans des affaires de meurtre, certainement. Mais était-ce réellement leur travail?

Bien sûr que non. Lacoste savait – et avait l'impression que Gamache savait – la véritable raison pour laquelle ces hommes et ces femmes étaient là. Et ce n'était pas pour résoudre des meurtres.

Malgré tout, l'inspecteur-chef Gamache réussissait à exercer son autorité sur eux, à les contrôler. Mais à peine. La balance était en train de pencher. Lacoste le sentait. Tous les jours, de nouveaux agents arrivaient et elle les voyait échanger des sourires entendus.

Lacoste sentit la colère monter en elle.

La folie des foules. La folie avait envahi leur service. Et tous les jours l'inspecteur-chef Gamache la contenait et imposait son autorité. Mais même cela ne fonctionnait plus aussi bien. Pendant combien de temps pourrait-il tenir avant de perdre totalement le contrôle de la situation?

L'inspectrice Lacoste avait de nombreuses craintes, dont la plupart concernaient son fils et sa fille. Elle redoutait qu'il arrive quelque chose à ses jeunes enfants. Cependant, elle savait qu'il s'agissait en général de peurs irrationnelles.

Mais la crainte de ce qui se produirait si l'inspecteur-chef perdait le contrôle n'était pas irrationnelle.

Elle croisa le regard d'un des agents les plus âgés, affalé dans son fauteuil, les bras croisés sur la poitrine. Il semblait s'ennuyer. L'inspectrice Lacoste le regarda d'un air sévère. Il baissa les yeux et rougit, honteux – et avec raison.

Elle continua de le fixer d'un regard furibond, et il se redressa sur son siège et décroisa les bras.

Lacoste hocha la tête. Pour elle, il s'agissait d'une victoire, bien que petite et sans doute temporaire. Mais, dernièrement, même de telles victoires comptaient.

Elle tourna de nouveau la tête vers Gamache. Ses larges mains reposaient l'une sur l'autre sur la table, sur le rapport hebdomadaire, à côté duquel se trouvait un stylo, non utilisé. Sa main droite tremblait légèrement, et Lacoste espérait que personne d'autre ne le remarquait.

Gamache était rasé de près et ressemblait exactement à ce qu'il était : un homme dans la cinquantaine avancée. Pas nécessairement beau, mais distingué. Il avait davantage l'air d'un professeur que d'un policier, d'un explorateur que d'un chasseur. Il sentait le bois de santal, avec une petite note de rose, et mettait tous les jours un veston et une cravate pour venir travailler.

Ses cheveux foncés, bien coiffés, légèrement retroussés aux tempes et autour des oreilles, commençaient à grisonner. Sa figure était marquée de rides creusées par l'âge, les préoccupations et le rire. Dernièrement, cependant, les rides liées au rire n'avaient pas souvent l'occasion de s'activer. Et il y avait – et il y aurait toujours – la cicatrice sur sa tempe gauche. Un rappel d'événements que ni lui ni elle n'oublieraient jamais.

Mesurant un mètre quatre-vingts, c'était un homme à la carrure imposante. On ne pouvait pas le décrire comme musclé, mais ni gros non plus. Il était solide.

« Solide », pensa Lacoste. Comme un continent. Comme un promontoire faisant face à un vaste océan. Les assauts maintenant incessants commençaient-ils à creuser des rides et des crevasses plus profondes ? Des fissures commençaient-elles à être apparentes ?

En ce moment, l'inspecteur-chef Gamache ne montrait aucun signe d'érosion. Il gardait les yeux fixés sur l'agent pris en faute, et même Lacoste ne pouvait s'empêcher d'éprouver

un peu de compassion. Ce nouvel agent avait pris le continent pour un banc de sable. Et maintenant, trop tard, il se rendait compte de ce à quoi il s'était heurté.

Elle vit l'insolence se transformer en inquiétude, puis en alarme. L'agent se tourna vers ses amis pour du soutien, mais, comme une bande de hyènes, ils l'abandonnèrent à son sort. Presque impatients de le voir mis en lambeaux.

Jusqu'à cet instant, Lacoste n'avait pas été consciente à quel point une meute pouvait être prête à attaquer les siens. Ou, du moins, à refuser d'aider.

Elle jeta un coup d'œil à Gamache, à son regard ferme toujours braqué sur l'agent, mal à l'aise, qui se tortillait sur son siège, et elle comprit ce que le chef faisait : il testait la loyauté du groupe d'enquêteurs. Il avait isolé l'un d'eux du reste de la bande et attendait de voir si certains de ses collègues viendraient à son secours.

Mais aucun ne le fit.

Isabelle Lacoste se détendit un peu. L'inspecteur-chef Gamache était toujours aux commandes.

Gamache continuait de regarder fixement l'agent, et les autres commencèrent à leur tour à remuer sur leur siège. Il y en eut même un qui se leva en disant, l'air renfrogné :

– J'ai du travail.

– Assoyez-vous, ordonna le chef sans le regarder, et l'homme se laissa tomber dans son fauteuil comme une pierre.

Gamache attendit. Et attendit encore.

– Désolé, patron, dit enfin l'agent. Je n'ai pas encore interrogé ce suspect.

Les mots glissèrent sur la table. Un aveu honteux. Les autres l'avaient tous entendu mentir à propos de l'interrogatoire et maintenant ils attendaient de voir ce que ferait l'inspecteur-chef. Comment il déchiquetterait cet homme.

– Nous parlerons de ça après la réunion, dit Gamache.

– Oui, monsieur.

Autour de la table, la réaction fut immédiate : des sourires narquois. Après la démonstration de fermeté du chef, les policiers percevaient de la faiblesse chez lui. S'il avait réduit l'agent en charpie, ils l'auraient respecté. Craint. Mais maintenant ils ne sentaient que l'odeur du sang.

Et Isabelle Lacoste pensa : « Que Dieu me pardonne, même moi j'aurais voulu que le chef humilie cet agent, le mortifie. Le cloue au pilori, en guise d'avertissement pour toute personne qui mécontenterait l'inspecteur-chef Gamache. »

Une mise en garde signifiant : « Voilà les bornes à ne pas dépasser. »

Mais Isabelle Lacoste travaillait à la Sûreté depuis assez longtemps pour savoir qu'il était tellement plus facile de tirer sur quelqu'un que de parler. Tellement plus facile de crier que d'être raisonnable. Tellement plus facile d'humilier, de rabaisser et d'abuser de son autorité que de se montrer digne et courtois, même avec ceux qui ne l'étaient pas eux-mêmes.

Elle savait qu'il fallait beaucoup plus de courage pour être gentil que pour être cruel.

Mais les temps avaient changé. La Sûreté avait changé. Maintenant, la cruauté y était récompensée. Encouragée.

L'inspecteur-chef Gamache le savait. Et pourtant, il venait de se placer en position de vulnérabilité. L'avait-il fait exprès ? se demanda Lacoste. Ou était-il vraiment si affaibli ?

Elle ne le savait plus.

Ce qu'elle savait, cependant, c'est qu'au cours des six derniers mois l'inspecteur-chef avait assisté à l'éviscération de son service, à son abâtardissement. Au démantèlement de ce qu'il avait créé. Il avait regardé partir ceux qui lui étaient fidèles. Ou se retourner contre lui.

Il avait opposé une vive résistance au début, mais on avait eu le dessus sur lui. À de multiples reprises, Lacoste l'avait vu revenir à son bureau après une discussion houleuse avec le di-

recteur général. Il revenait toujours vaincu. Et maintenant, semblait-il, il n'avait plus la force de se battre.

– Prochain sujet, dit Gamache.

La réunion se poursuivit ainsi durant une heure, chaque agent mettant à l'épreuve la patience de l'inspecteur-chef. Mais le promontoire tint bon. Il n'y avait aucun signe d'effritement, aucun signe que cela affectait le chef. Finalement, la réunion prit fin et Gamache se leva. L'inspectrice Lacoste fit de même, et il y eut un moment d'hésitation avant qu'un agent puis les autres se lèvent à leur tour. À la porte de la salle, l'inspecteur-chef se retourna et regarda l'agent qui avait menti. Il lui jeta seulement un coup d'œil, mais c'était suffisant. L'agent le suivit jusqu'à son bureau. Quand la porte se referma, Lacoste aperçut une expression fugitive sur le visage du chef.

Son air trahissait de l'épuisement.

– Assoyez-vous.

Gamache indiqua une chaise, puis alla s'asseoir dans le fauteuil pivotant derrière son bureau.

L'agent essaya de prendre un air de bravade, mais le visage sévère du chef le fit disparaître.

Lorsque le chef parla, ce fut d'un ton empreint d'une autorité naturelle.

– Êtes-vous heureux ici ?

La question surprit l'agent.

– Je suppose que oui.

– Vous pouvez faire mieux que ça. La question est simple. Êtes-vous heureux ici ?

– Je ne peux être qu'ici, je n'ai pas le choix.

– Non. Vous avez un choix. Vous pourriez démissionner. Vous n'êtes pas lié par contrat. Et à mon avis vous n'êtes pas l'idiot que vous faites semblant d'être.

– Je ne fais pas semblant d'être un idiot.

– Non? Alors comment qualifieriez-vous le fait de ne pas interroger un suspect clé dans une enquête sur un homicide? Puis de mentir à ce sujet à quelqu'un qui, vous vous en doutiez sûrement, ne se laisserait pas duper par le mensonge?

Il était évident, cependant, que l'agent n'avait jamais pensé être pris en faute. Et il ne lui était certainement jamais venu à l'esprit qu'il se retrouverait, seul, dans le bureau du chef, sur le point d'être engueulé.

Mais, surtout, il ne lui était jamais venu à l'esprit que, au lieu de le chapitrer, de l'engueuler comme du poisson pourri, l'inspecteur-chef Gamache le regarderait avec des yeux bienveillants.

– Je dirais que c'est idiot, reconnut l'agent.

Gamache continua de l'observer.

– Je me fiche de ce que vous pensez de moi. Je me fiche de ce que vous pensez de votre affectation ici. Vous avez raison : être muté ici n'était pas votre choix – ni le mien. Vous n'avez pas été formé pour enquêter sur des homicides. Mais vous êtes un agent de la Sûreté du Québec, l'un des excellents corps policiers dans le monde.

L'agent eut un petit sourire narquois, puis son expression changea. Sur son visage se lisait un léger étonnement.

L'inspecteur-chef ne blaguait pas. Il était sérieux. Il croyait vraiment que la Sûreté du Québec était un excellent corps de police. Et efficace. Un brise-lame entre les citoyens et ceux qui pourraient leur faire du tort.

– Vous êtes venu de la division des crimes graves, je crois.

L'agent hocha la tête.

– Vous avez dû voir des choses horribles.

L'agent ne bougea pas.

– C'est difficile de ne pas devenir cynique, dit le chef d'une voix douce. Ici, nous avons affaire à une seule chose. Il y a un grand avantage à cela. Nous devenons des spécialistes. Le désavantage, c'est ce à quoi nous avons affaire. La mort. Chaque fois que le téléphone sonne, c'est parce que quelqu'un

a perdu la vie. Parfois il s'agit d'un accident, parfois d'un suicide, et parfois la mort s'avère naturelle. Mais la plupart du temps elle n'est pas du tout naturelle. C'est alors que nous entrons en jeu.

L'agent regarda attentivement les yeux de l'inspecteur-chef et eut l'impression de voir, l'espace d'un instant, les terribles morts qui s'étaient accumulées, nuit et jour, depuis des années. Les jeunes et les vieux. Les enfants. Les pères, les mères, les fils et les filles. Toutes ces personnes tuées, assassinées. Toutes ces vies fauchées. Et les corps déposés aux pieds de cet homme.

La Mort semblait s'être jointe à eux dans le bureau, rendant l'atmosphère viciée et confinée.

– Savez-vous ce que j'ai appris après trois décennies à côtoyer la mort ? demanda Gamache en se penchant vers l'agent et en baissant la voix.

Bien malgré lui, l'agent se pencha en avant.

– J'ai appris à quel point la vie est précieuse.

L'agent le regarda, s'attendant à plus, mais quand rien d'autre ne vint, il se laissa retomber en arrière.

– Le travail que vous faites n'est pas insignifiant, reprit le chef. Des gens comptent sur vous. Je compte sur vous. Prenez-le au sérieux, s'il vous plaît.

– Oui, monsieur.

Gamache se leva, de même que l'agent. Le chef le raccompagna jusqu'à la porte et hocha la tête quand l'homme sortit.

Tout le monde dans la grande pièce du service des homicides avait gardé les yeux sur le bureau, attendant l'explosion. Attendant que l'inspecteur-chef Gamache remette à sa place vertement l'agent pris en faute. Même Lacoste avait attendu, espéré l'emportement de colère.

Mais rien ne s'était produit.

Les autres agents échangèrent des regards, sans même se donner la peine de cacher leur satisfaction. Finalement, le célèbre

inspecteur-chef Gamache n'était pas plus dangereux qu'un épouvantail. Il n'était pas tout à fait à genoux, mais presque.

Gamache leva la tête de ce qu'il lisait quand Lacoste frappa à la porte.

– Puis-je entrer, patron ?

– Bien sûr.

Il se leva et indiqua la chaise.

Lacoste ferma la porte, sachant que certains agents dans la pièce derrière elle, sinon tous, avaient encore les yeux braqués sur le bureau du chef. Mais elle s'en fichait. Qu'ils aillent au diable !

– Ils voulaient vous voir passer un savon à l'agent.

– Je sais, dit l'inspecteur-chef en hochant la tête. Et vous, Isabelle ? demanda-t-il en la regardant attentivement.

Elle poussa un soupir. C'était inutile de mentir au chef.

– Une partie de moi voulait voir ça aussi. Mais pour des raisons différentes.

– Et quelles étaient vos raisons ?

Elle fit un geste de la tête en direction des agents.

– Ça leur montrerait qu'on ne peut pas vous bousculer. La brutalité est tout ce qu'ils comprennent.

Gamache réfléchit un moment, puis hocha la tête.

– Vous avez raison, bien sûr. Et je dois l'avouer, j'ai été tenté.

Il lui sourit. Il lui avait fallu un certain temps pour s'habituer à voir Isabelle Lacoste assise en face de lui, plutôt que Jean-Guy Beauvoir.

– Je pense que ce jeune homme a déjà cru en son travail, dit Gamache en regardant, à travers la fenêtre donnant sur la salle, l'agent prendre son téléphone. Tous les autres aussi, à mon avis. Je pense sincèrement que la plupart des policiers qui se joignent à la Sûreté veulent travailler ici pour aider.

– Pour servir et protéger ? dit Lacoste avec un petit sourire.

– *Service, intégrité, justice*, répondit le chef, citant la devise de la Sûreté. C'est vieux jeu, je sais.



Il leva les mains en signe de capitulation.

– Alors qu'est-ce qui a changé? demanda Lacoste.

– Pourquoi des jeunes gens bien deviennent-ils des tyrans? Pourquoi des soldats rêvent-ils d'être des héros, mais finissent par brutaliser des prisonniers et tuer des civils? Pourquoi des politiciens deviennent-ils corrompus? Pourquoi des policiers rossent-ils des suspects et violent-ils les lois qu'ils sont censés faire respecter?

L'agent avec qui Gamache venait de s'entretenir parlait au téléphone. Malgré les railleries de ses collègues, il faisait ce que Gamache lui avait demandé.

– Parce qu'ils le peuvent? dit Lacoste.

– Parce que tous les autres le font, répondit Gamache en s'avançant sur son siège. La corruption et la brutalité sont des comportements modelés sur ce que font les autres, des façons d'agir attendues, récompensées, qui deviennent normales. Et quiconque essaie de résister, de leur dire que c'est mal, se fait rabrouer. Ou pire. (Il secoua la tête.) Non, je ne peux pas reprocher à ces jeunes agents de s'être écartés du droit chemin. Rares sont les personnes qui ne s'égareraient pas.

Le chef regarda Lacoste et sourit.

– Alors vous me demandez pourquoi je n'ai pas descendu l'agent en flammes quand j'aurais pu le faire? C'est pour ça. Et n'allez pas penser qu'il s'agissait d'un acte de bravoure de ma part. Mon but était égoïste. J'avais besoin de me prouver à moi-même que je n'étais pas encore tombé aussi bas. C'est tentant, je l'admets.

– D'aller rejoindre le directeur général Francoeur? demanda Lacoste, stupéfaite de l'aveu.

– Non, de foutre le bordel à mon tour.

Il fixa Lacoste un instant, comme s'il pesait ses mots, puis dit doucement:

– Je sais ce que je fais, Isabelle. Ayez confiance en moi.

– Je n'aurais pas dû douter de vous.

Isabelle Lacoste comprit alors comment la pourriture commençait. Comment elle s'installait : pas du jour au lendemain, mais progressivement. Un petit doute perçait la peau. Puis une infection s'implantait, faite de contestation, de critiques, de cynisme, de méfiance.

Elle regarda l'agent à qui Gamache avait parlé. Il avait raccroché le téléphone et prenait des notes à l'ordinateur, essayant de faire son travail. Mais ses collègues se gaussaient de lui et, tandis que l'inspectrice Lacoste l'observait, il arrêta de taper sur le clavier et se tourna vers eux. Et sourit. De nouveau l'un des leurs.

Lacoste ramena son attention sur l'inspecteur-chef Gamache. Jamais, au grand jamais, aurait-elle cru pouvoir être déloyale envers lui. Mais si ça pouvait arriver à ces autres policiers, qui avaient déjà été des gens bien, cela pouvait peut-être lui arriver à elle aussi. Peut-être cela s'était-il déjà produit. À mesure que de plus en plus d'agents de Francœur étaient mutés aux homicides, que de plus en plus parmi eux défiaient Gamache, le croyant faible, une attitude semblable s'infiltrait peut-être en elle, par association.

Peut-être commençait-elle à douter de lui.

Six mois auparavant, jamais elle n'aurait remis en question la façon dont le chef sévissait contre un subordonné. Mais maintenant elle venait de le faire. Elle s'était même demandé si ce qu'elle avait vu, ce que tout le monde avait vu, n'était pas après tout de la faiblesse.

– Quoi qu'il arrive, Isabelle, dit Gamache, vous devez vous faire confiance. Comprenez-vous ?

Il y avait beaucoup d'intensité dans son regard, comme s'il essayait de faire pénétrer ces mots non seulement dans sa tête, mais aussi dans un endroit plus profondément enfoui en elle. Un endroit secret et sûr.

Elle hocha la tête.

Il sourit, brisant la tension.

– Bon. Est-ce ce que vous étiez venue me dire, ou y a-t-il autre chose ?

Il lui fallut un moment avant de se rappeler pourquoi elle était venue, et c'est seulement en remarquant le Post-it dans sa main que ça lui revint.

– Il y a eu un appel pour vous il y a quelques minutes. Je ne voulais pas vous déranger. Je ne suis pas certaine si c'est personnel ou professionnel.

Il mit ses lunettes et lut la note, puis fronça les sourcils.

– Moi non plus, je ne suis pas certain de la nature de l'appel.

Il s'appuya contre le dossier de son fauteuil. Sa veste s'ouvrit et Lacoste remarqua le Glock dans l'étui fixé à sa ceinture. Elle avait un peu de difficulté à s'habituer à le voir là. Le chef détestait les armes à feu.

Matthieu 10,36.

C'était l'une des premières choses que l'inspecteur-chef Gamache lui avait enseignées quand elle s'était jointe à l'équipe des homicides. Elle le voyait encore, assis à l'endroit où il se trouvait maintenant.

– Matthieu 10,36, avait-il dit. « Et l'homme aura pour ennemi les gens de sa maison. » N'oubliez jamais ça, agente Lacoste.

Elle avait présumé qu'il voulait dire que, dans une enquête sur un meurtre, il fallait commencer par la famille. Maintenant, cependant, elle savait que cette phrase signifiait beaucoup plus que ça. L'inspecteur-chef Gamache portait une arme. À l'intérieur du quartier général de la Sûreté. Dans sa maison.

Gamache prit le Post-it collé sur son bureau.

– Que diriez-vous d'une petite balade ? Nous pourrions arriver là-bas pour le dîner.

Lacoste était surprise, mais n'avait pas besoin qu'on lui pose la question deux fois.

– Qui sera responsable du service ? demanda-t-elle en attrapant son manteau.

– Qui l’est en ce moment ?

– Vous, patron, évidemment.

– Comme c’est gentil de le dire, mais nous savons tous les deux que ce n’est pas vrai. J’espère seulement que nous n’avons pas laissé traîner des allumettes.

Lorsqu’il ferma la porte de son bureau, Gamache entendit l’agent avec qui il s’était entretenu dire aux autres :

– Ça concerne la vie...

Il tournait le chef en dérision, en prenant une petite voix aigüe d’enfant, pour donner l’impression d’un idiot.

Le chef emprunta le long couloir jusqu’à l’ascenseur, et sourit.

Dans l’ascenseur, Lacoste et lui regardèrent les numéros. 15, 14...

L’autre personne dans l’ascenseur sortit, les laissant seuls.

... 13, 12, 11...

Lacoste avait envie de poser la question que personne ne devait entendre par hasard.

Elle observa le chef, qui regardait les numéros. Il paraissait détendu, mais elle le connaissait assez bien pour remarquer les nouvelles rides, les rides plus profondes. Les cernes sous ses yeux.

« Oui, pensa-t-elle, sortons d’ici. Traversons le pont, quittons l’île. Éloignons-nous le plus possible de ce maudit endroit. »

8... 7... 6...

– Monsieur ?

– Oui ?

Il se tourna vers elle et, encore une fois, elle vit la lassitude qui apparaissait sur son visage dans des moments d’inattention. Et elle n’eut pas le cœur de lui demander ce qui était arrivé à Jean-Guy Beauvoir, l’adjoint de Gamache avant elle. Celui qui avait été un mentor pour elle. Le protégé de Gamache. Et plus que ça.